LA FILLE QUI SAIGNAIT DU NEZ

Natalys Raut-Sieuzac

Natalys Raut-Sieuzac

La fille qui saignait du nez

© Natalys Raut-Sieuzac, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1662-0

Librinova

www.librinova.com

Couverture : Christophe Malcombe

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

Elle avait le nom d'une fleur, le visage d'un ange et le cœur immense.

Elle s'appelait Rose, avait les mains douces et sentait le jasmin.

— Et non, Rose ne sentait pas la rose !

Son sourire était tendre, sa sensibilité sans limite.

C'est sûrement à cause de ça que tout est devenu liquide.

C'est sûrement à cause de ça qu'elle a fini par se faner doucement, inconsolable d'avoir perdu ce que l'on ne possède jamais vraiment.

Mais, laissez-moi vous raconter l'histoire émouvante et incroyable de Rose la fille qui saignait du nez.

D'après ses parents, Rose était une enfant « plutôt » sage. Elle avait bon fond, un caractère facile et une joie de vivre communicative. Cela la rendait espiègle parfois. Elle faisait quelques bêtises, mais jamais bien graves. Sa douceur naturelle faisait d'elle une créature aimable pour tous ceux qui la croisaient. On louait ses qualités et on recherchait sa compagnie comme les abeilles recherchent le pot de miel. Elle avait quelque chose de reposant. Près d'elle on se sentait au calme, à l'abri du vent et des grandes marées déchaînées. Alors qu'en vérité, à l'intérieur, c'était tout le contraire. Dans sa tête à elle, on se serait cru à Time Square un soir de réveillon. C'était une nouba permanente là-dedans ! Mais ne mettons pas « l'amour avant le cœur », j'y reviendrai un tout petit peu plus tard.

Sans être un génie, elle réussissait à l'école, ramenant toujours des notes joyeuses à la maison. Son père était fier. Sa mère se disait que sa fille avait hérité de l'intelligence de son père et de sa douceur à elle. « Voilà un bon mélange ! », répétait-elle chaque soir après le rituel du coucher, « Voilà un bon mélange ! ». Evidemment, elle ne voyait pas que sa fille avait une particularité « plutôt »

handicapante. Eh oui, allez savoir pourquoi, mais certains parents sont très doués pour ça ! Ils arrivent à ne pas voir ce qu'il y a de plus évident, de plus gros devant leur nez. A se demander s'ils arriveraient à ne pas voir un gnou au milieu de leur salon chantant du blues comme une casserole mal lavée. Il paraît, qu'en fait, ils voient les choses. Ils font juste semblant de ne pas les voir et n'en parlent presque jamais. C'est tellement tiré par les cheveux comme explication que c'est sûrement vrai ! Les gens adorent se compliquer la vie. Vous n'avez jamais remarqué ? Mais, entre nous, je ne suis pas sûre qu'en ne parlant pas du gnou du milieu du salon celui-ci va disparaître. J'essayerai la prochaine fois !

Bref, la mère de Rose faisait semblant de ne pas voir la particularité de sa fille. En fait, il s'agissait d'une qualité, mais tellement grande qu'elle en était devenue un défaut, voire même un fardeau parfois plus lourd à porter qu'une tonne de plumes. En effet, la seule ombre à ce tableau idyllique d'une famille parfaite au pays des arcs-en-ciel et des gnous qui pètent était que Rose était une enfant très sensible…

Très très sensible…

Très très très sensible…

…

Beaucoup trop sensible ! ! !

Ses émotions étaient décuplées comme sorties tout droit d'une table de multiplication devenue folle ou d'un accélérateur de particules qui a forcé sur la vodka. Le monde la touchait pour le meilleur et pour le pire. Rien ne la laissait de marbre, pas même une affreuse sculpture antique. S'il existait une super héroïne de l'émotivité, ce serait Rose sans le moindre doute.

Mais que faire avec un tel super pouvoir pourri qui ne sert à rien ?

Rose était aussi douée d'une empathie extraordinaire avec toute forme de vie. De l'amibe à la baleine bleue, du ouistiti au voisin encombrant, aucun être au monde ne lui échappait. Elle les ressentait d'une manière ou d'une autre. Elle savait au fond d'elle-même, dans sa fibre, dans ses veines quel pouvait être le drame d'un organisme unicellulaire qui ne se multipliait pas. Les battements

d’ailes désespérés de l’oisillon tombé du nid résonnaient avec ses propres battements de cœur dans un déchirement de violoncelle. Le bonheur d’une mère qui tient pour la première fois son enfant dans ses bras, Rose sut ce que c’était bien avant d’avoir l’âge d’être une maman. Elle était en phase avec le monde comme la Terre est en phase avec le soleil, comme la nuit répond au jour, comme toujours ne répond pas avec amour... même s’ils riment.

Rose était un radar à émotions. Malheureusement, elle ne parvenait pas à filtrer celles qui lui parvenaient, sans compter celles qu’elle ressentait elle-même. Tout lui arrivait dans tous les sens. C’était l’anarchie. On aurait dit un premier jour de soldes aux «Galeries Farfouillette » ! Souvent, elle se sentait submergée par la force des sentiments qui l’assaillaient. Elle ne savait pas trop comment gérer tout ce trop-plein. Elle ne savait pas comment se protéger du monde. Elle pleurait souvent. Parfois, elle voulait s’enfermer dans sa chambre et ne plus en sortir.

La colère, la joie, la tristesse se succédaient inlassablement et l’épuisaient, voire la transperçaient comme une épée cruelle couverte de poison. Entre ses peines, ses joies d’enfant, les meurtrissures, les miracles du monde, Rose avait fort à faire. A ce rythme-là, son père était convaincu qu’elle allait finir par s’assécher à force de pleurer. Il pensait que toutes ses larmes et toutes ses peines allaient l’endurcir et la rendre de moins en moins sensible.

Mais, il n’en fut rien.

Rose continua de grandir le cœur à vif.

Elle était sans k-way en pleine tempête sur un ponton venteux de Bretagne.

Elle était un chevalier blanc sans armure ni épée, prêt à affronter la plus barbare des armées.

Elle était un hérisson frêle bravant un 38 tonnes sur une route glissante.

Pourtant, quand elle fut en âge de comprendre en quoi elle était différente des autres enfants, elle ne s’en plaint pas. Car, si les douleurs étaient grandes, les joies restaient tout aussi fortes. Rose n’arrivait peut-être pas à se protéger du mal, mais elle n’arrivait pas non plus à se protéger du bien ! Il lui arrivait comme

un diamant pur. Un joyau d'un tel éclat qu'il vous réchauffe jusqu'au bout des orteils. Le bonheur, elle savait ce que c'était. Elle y était accro. Il l'irradiait souvent. Sa forme, son odeur, sa douceur, son goût et sa chaleur, tout ça elle le connaissait par cœur. A 13 ans, elle avait sûrement connu le bonheur avec plus d'intensité que n'importe qui sur cette Terre. Alors, elle se disait que le jeu en valait la chandelle – même si elle savait que la vie et son lot de bonheurs et de malheurs n'avait rien à voir avec un jeu ! -. Oh oui, à 13 printemps, Rose était sage pour son âge, mûre comme une mûre ! D'ailleurs, son père n'arrêtait pas de lui dire en plaisantant qu'il ne comprenait pas comment elle pouvait rester encore accrochée à sa branche…

Sa mère, elle, voyait comme toujours le verre à moitié plein. Elle ne voyait que la capacité de sa fille à ressentir le bonheur. Elle se réjouissait à l'idée que le plus grand des bonheurs était encore devant elle : l'amour ! Elle n'arrêtait pas de dire à Rose : « Tu vas voir ma chérie, tu vas toucher l'infini. ». Toute sa vie, d'une manière ou d'une autre, Rose repensa à cette phrase de sa mère.

Mais avant l'infini il y eut un très grand malheur. La mère de Rose est morte un matin de septembre trop chaud pour être honnête. Quelque chose s'est rompu dans son cerveau pendant qu'elle faisait une tarte aux amandes, le dessert préféré de sa fille. Elle est tombée sur le carrelage froid de la cuisine dans un immense nuage de farine. C'est Rose qui, en rentrant de l'école, découvrit sa Maman gisant sur le sol, le corps à jamais endormi sur des délices d'amandes. Rose tomba à genoux et prit le visage de sa mère dans ses bras. Et, c'est là que pour la première fois, mêlé à un océan de larmes, elle se mit à saigner du nez. Les gouttes de sang tombèrent et coulèrent doucement sur les joues de sa mère. C'était des larmes rouges, symboles d'une tristesse « infinie » et d'une enfance qui s'envole.